

L'appareil d'emprise dans les relations de transfert

Ghyslain Lévy

Actes du colloque *Le sujet sacrifié* (Ghyslain Lévy)
Volume 25, numéro 1, printemps 2016

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1037371ar>
DOI : <https://doi.org/10.7202/1037371ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

1192-1412 (imprimé)
1911-4656 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévy, G. (2016). L'appareil d'emprise dans les relations de transfert. *Filigrane*, 25(1), 33–40. <https://doi.org/10.7202/1037371ar>



L'appareil d'emprise dans les relations de transfert

Ghyslain Lévy

Dans la sexualité de notre époque, quelle part de sadomasochisme est conditionnée par la culture, et quelle part, demeurée autochtone, se développe comme une phase d'organisation propre? Cela est réservé à des recherches ultérieures.

S. FERENCZI, *Confusion de langues entre les adultes et l'enfant*

Il faut absolument nous libérer de cette conception fautive qui veut que le patient ait un besoin total de recevoir; c'est aussi faux que de dire que le nourrisson normal est uniquement un récepteur.

H. SEARLES, *L'effort pour rendre l'autre fou*

J'ai choisi de me placer tout d'abord sur le terrain de la situation analytique elle-même, car c'est bien notre clinique au quotidien qui nous confronte à la force d'emprise des désirs inconscients les plus originaires. Freud parle d'un appareil d'emprise qui fait violence sur toute vie psychique. En même temps, l'emprise des désirs originaires meurtriers et incestueux exerce ses effets d'attraction et de répétition sur tous les autres espaces psychiques avec lesquels notre psyché est en contact. C'est précisément sur cet aspect de co-emprise psychique de la violence que je voudrais m'arrêter, en privilégiant tout d'abord son expression transféro-contre-transférentielle dans la cure.

Dans un second temps, j'examinerai l'autre face de l'emprise, ce qu'elle implique d'indifférence primaire, ce fil rouge que je tiens à travers mes différentes communications, ici sous les nouvelles figures du sacré, les folies sacrificielles ou autosacrificielles qui font notre effrayante actualité. Car la poussée du pulsionnel, de la *Bemächtigungstrieb*, de cette pulsion d'emprise, n'est pas étrangère aux déchaînements incestueux et meurtriers qui surgissent dans le réel, comme hors-sujet, et dans l'épaisseur énigmatique d'un sens inaccessible. L'emprise est donc au croisement des interrogations que pose une violence trouvant sa source à la fois dans la réalité psychique

soumise à la tyrannie du pulsionnel, et sur la scène du réel, quand l'indifférence rencontre une destruction sans limites.

Quelques mots au préalable sur ce terme d'emprise, difficile à traduire selon Laplanche et Pontalis, bien que Freud en fasse état dès les *Trois essais sur la théorie sexuelle* pour lui donner le sens d'une pulsion à laquelle il faudrait rapporter l'origine de la cruauté infantile. La pulsion d'emprise n'aurait pas initialement pour but la souffrance d'autrui, mais *simplement* n'en tiendrait pas compte. « Les motions cruelles, écrit Freud, dérivent de sources indépendantes de la sexualité, mais elles sont susceptibles, par anastomose, d'entrer précocement en liaison avec celle-ci. » (1905, p. 121) Ainsi, et c'est là essentiel, faire souffrir n'appartient pas au but originare. En 1915, dans *Pulsions et destin des pulsions*, Freud confirmera cette « indifférence » de l'objet soumis à la captation de l'emprise : « Au stade supérieur de l'organisation prégénitale sadique-anale, la tendance vers l'objet survient sous la forme de la poussée à l'emprise, à laquelle l'endommagement ou l'anéantissement de l'objet sont indifférents. Ce stade préliminaire de l'amour peut à peine se différencier de la haine dans son comportement à l'égard de l'objet. » (1915, p. 183) La poussée d'emprise trouverait donc originellement à s'inscrire du côté de l'auto-érotisme pour lequel le monde extérieur est, à ce moment-là, indifférent, éventuellement empreint de déplaisir. La *Bemächtigungstrieb* s'articulerait donc au sadisme originare dans sa version 1915, « un sadisme qui, selon Freud, « consiste en activité de violence, exercice de la puissance contre une autre personne en tant qu'objet » (1915, p. 173).

Ici il n'est pas encore question de haine, de vouloir faire souffrir, la pulsion d'emprise est une poussée « musculaire » nous dit Freud, un exercice de pouvoir, de puissance, de force. Elle cherche à marquer la proie de son empreinte, elle est pulsion d'appropriation. Elle est prédatrice. Le but de produire de la douleur et l'union à la sexualité n'apparaîtront qu'avec le retournement sur la personne propre sous forme du masochisme.

Je voudrais souligner ici que Freud ne précise pas ce qu'il advient de la pulsion d'emprise au travers de ces différents retournements. Qu'en serait-il d'une auto-emprise qui agirait à partir du retournement masochique sur une représentation interne exerçant ses effets de capture et d'immobilisation de toute la vie psychique ? C'est une question que j'aurai l'occasion de reprendre et de déployer à propos de la soumission sacrificielle aux nouvelles figures du sacré.

Le retournement de la *Bemächtigungstrieb* sur la personne propre ne pourrait-il pas être mis en lien avec l'introjction d'une relation intriquée

d'emprise nouée à l'extérieur? Et si on avance sur le terrain transférentiel d'une contre-emprise possible, agir une emprise en contre ne pourrait-il pas exprimer la tentative d'échapper à une emprise originaire dont on aurait été la proie? Je retiens évidemment toutes ces questions pour le moment, qui se déplieront au fur et à mesure. Je les indique ici seulement comme des repères pour ce qui est à suivre.

Encore quelques éclairages sur ce terme d'emprise. Avec le tournant de 1920, et avec *Au-delà du principe de plaisir*, la poussée à l'emprise ne relève plus d'une pulsion spécifique. Celle-ci est devenue une relation d'emprise où domine la destruction, au-delà de toute volonté d'appropriation et de tout désir de pouvoir. « Au stade d'organisation orale de la libido, l'emprise amoureuse coïncide encore avec l'anéantissement de l'objet, plus tard la pulsion sadique se sépare et finalement, au stade du primat génital, elle assume la fonction de maîtriser l'objet sexuel », précise Freud en 1920 (p. 55-56). Dans tous les cas, la relation d'emprise vise à saisir l'autre, à le marquer de son empreinte, de son signe d'appropriation d'où l'autre se trouve radicalement exproprié, et violemment aliéné à la volonté prédatrice qui lui donne la chasse. En ce sens la poussée à l'emprise ne peut se résumer à la volonté de maîtriser l'objet, même si celle-ci y est présente. L'emprise dans l'amour, comme dit Freud, vise la destruction de l'objet.

Je voudrais faire jouer ces quelques préalables autour du terme d'emprise et en particulier d'emprise dans l'amour, dont on trouve l'équivalent chez Ferenczi sous la forme de « l'amour passionné de l'adulte » envers l'enfant en demande de tendresse (Ferenczi, 1932, p. 133). Je ferai référence ici à quelques réminiscences cliniques d'une cure commencée à partir d'un symptôme assez banal aujourd'hui, celui de la velléité. Je pense à ces sujets, souvent jeunes, au seuil de la vie active qui, comme c'est bien souvent le cas aujourd'hui, se sentent confrontés aux adultes, à leur monde sauvage et sans pitié, et face à un monde du travail aux exigences sans limites et sans compassion les soumettant à une poussée d'emprise absolue. Leur réponse, je devrais dire leur souffrance, ils l'expriment par la velléité de tous leurs choix, leur incapacité à tout engagement, à tout projet, la labilité extrême de tous leurs investissements, dans le plus profond désespoir de se sentir radicalement exclu d'un monde pour eux inaccessible et en totale perte de sens.

Cette figure terrifiante du « monde du travail » si souvent convoquée aujourd'hui dans bien des cures, cette figure envahissante, pressante et impérieuse, ne connaît aucun compromis entre l'inclusion et l'expulsion, aucun aménagement dans sa voracité en temps et en disponibilité, en performance

et en efficacité. Autrement dit, il y a dans la place donnée à cette « réalité » et à son « actualité », tous les caractères de la pulsion, de la *Bemächtigungstrieb*. Même fonctionnement en « tout ou rien », même pression du *drang*¹, même intangibilité du *treibend*², même intolérance à tout différé, même priorité totalitaire au quantitatif, mais aussi même poussée surmoïque à une saisie implacable et destructrice de l'objet confondu avec le moi.

La velléité comme symptôme participe ainsi pour eux de cet écart entre le fantasme grandiose et contre-dépressif d'une construction idéalisante de soi que la réalité ne cesse de démentir, et l'effondrement narcissique qui lui fait suite, brutale rupture identificatoire ressentie par eux comme la répétition inéluctable, inexorable, d'un Destin de malheur et d'échec.

C'est bien là le souvenir qui me reste d'une cure dominée, c'est le cas de le dire, par cette figure en surplomb d'un destin de malheur renvoyant à un couple parental qui s'était violemment déchiré avant leur séparation quand Vincent était très jeune, et qui, manifestement, continuait à se déchirer en lui indéfiniment. Telle était du moins « la version officielle » qui avait eu cours jusque-là.

Le départ du père avait laissé Vincent dans le dépit et l'amertume, à la mesure de l'enthousiasme dont il faisait habituellement l'objet de la part de celui-ci. Avec sa fratrie, il fut alors plus ou moins abandonné à lui-même, la mère étant gravement absorbée par une dépression profonde qui la rendait inaccessible, comme sourde et aveugle à ce qui se passait autour d'elle, en particulier à son environnement le plus proche. Ainsi des « écrans » auraient toujours rendu la communication avec elle bien « rébarbative », et ce bien avant la séparation du couple, rendant la mère depuis toujours absente en sa présence même.

Dans ce contexte, ce qui m'avait d'emblée frappé et insiste en moi était l'évocation d'objets internes qui occupaient sa psyché, et que je pourrai qualifier d'objets pré-transférentiels me permettant de me représenter, à travers eux, comme une anticipation de ses investissements des séances et du travail psychique à l'œuvre. Des objets internes évoqués comme dans un rêve éveillé et dont on verra l'importance dans le registre de la relation d'emprise.

Il s'agissait d'abord de la représentation d'une boîte magique, boîte dans laquelle l'argent dépensé reviendrait magiquement, dans l'annulation automatique de la perte. L'autre objet interne était représenté par le poste de télévision. Depuis sa naissance Vincent avait été « nourri » par la télévision devant laquelle on le plantait durant tout le week-end, absorbant tout sans rien trier, et sans y être accompagné. Cette télévision continuait à marcher

en lui, en permanence, l'empêchant de vivre, comme un mur sonore qui l'aurait isolé des autres et l'aurait rendu sourd à tout son environnement. Impossible de l'arrêter. Il y avait enfin un autre objet qui l'occupait sans cesse : le magnétophone répondant à son désir de tout enregistrer. N'avait-il pas été le témoin-enregistreur des traces sonores inoubliables des violences du couple parental? Comment couper le son d'un enregistrement qui ne cesse de se dérouler en lui? Même question que pour la télévision. Comment faire un mur anti-son qui fasse coupure à cet excès intolérable?

Je note parmi les quelques souvenirs de cette cure que le passage difficile au divan répondait à sa capacité nouvelle, favorisée par la construction du lien transférentiel, à accepter que « la coupure » se déplace, qu'elle ne soit plus seulement la coupure du son, ultime sauvegarde face à la situation fascinante et permanente d'une scène parentale terrifiante exerçant manifestement sur lui une emprise psychiquement paralysante, mais que « la coupure » puisse désormais jouer autour des frontières du même et de l'autre au sein de la subjectivité, à la faveur de l'installation de la situation transférentielle. C'est donc à l'occasion du déplacement de « la coupure » et de la position allongée qu'une double scène d'emprise a rapidement émergé. Dès que Vincent se fut installé sur le divan, j'ai le souvenir de ma surprise lors du déclenchement brutal d'un état d'auto-excitation croissante et d'agitation irrépressible. Dans cet état de tension extrême et de surexcitation, revenaient sur un mode quasi halluciné des scènes de terreur et d'auto-excitation frénétique et sans limite, qu'il avait partagées au sein de sa fratrie juste après le départ du père.

Winnicott insiste dans son article « La capacité d'être seul » sur « la grande différence qui existe entre le jeu heureux des enfants (rendu possible par cette capacité à être seul en présence d'un autre) et le jeu d'enfants qui s'excitent de façon compulsive et qui semblent sur le bord d'une expérience instinctuelle. » Il ajoute « que le jeu d'un enfant n'est pas heureux lorsqu'il se complique d'excitations corporelles comportant leurs instants d'orgasme physique » (Winnicott, 1958, p. 212).

Pour Vincent, il semblait que l'expérience de solitude qu'il faisait sur le divan le renvoyait en particulier à ces scènes de co-excitation sexuelle réciproque et compulsive au sein de sa fratrie. Lâcher des gros mots, s'exciter et chercher à m'exciter étaient devenus son mode d'utilisation de la règle fondamentale, avec l'étonnement quelque peu maniaque de « se sentir libre de tout dire », ce que manifestement il entendait sous le performatif du « libre de tout faire ». C'est la libre association qui devenait l'occasion de répéter la

scène incestueuse d'auto-excitation irréprouvable et sans limites. Ces scènes au cours desquelles Vincent occupait au sein de la fratrie le rôle d'une femme soumise et consentante aux pires tortures dans la co-excitation effrénée des psychés intriquées, tout en constituant le lieu de restauration d'un couple parental enfin réuni, exerçaient un effet d'auto-emprise sur toute sa vie psychique.

Je souhaiterais m'arrêter quelques instants sur cette question que je pourrais formuler ainsi: qu'en est-il de l'emprise d'une telle représentation interne et de son rapport à une relation intriquée d'emprise qui a été introjectée dans ces conditions?

Dans un tel contexte s'imposerait l'idée d'une intrication « incestueuse » de deux appareils psychiques, au sens de l'intrication de désirs réciproques de possession, de captation et d'empiètement dont attesterait la présence d'une représentation interne surexcitante s'imposant à toute la psyché? Pour être plus précis, ne faudrait-il pas plutôt parler, à propos de cette intrication incestueuse des appareils psychiques sous emprise, d'un corps étranger interne (plutôt que d'une représentation interne) puisqu'il jaillit de cet externe intériorisé qui a pris possession du dedans et devient source d'un état d'excitation continuelle envahissant toute la vie psychique? Freud avait très tôt signalé la complexité de cette topique du traumatisme excitateur ou plutôt de son souvenir, « lequel agit à la façon d'un corps étranger qui reste un agent actif longtemps après sa pénétration » (Freud, 1895, p. 3-4).

Vincent figurait le corps étranger interne activement excitateur sous forme de plusieurs sources indépendantes d'excitation répondant à cet *hubris*, à cet excès du quantitatif, tel qu'il résume une *urszene*³ indifférenciée dont la relation incestueuse au sein de la fratrie tentait d'en externaliser l'emprise et d'en sexualiser la force pulsionnelle. Les objets internes, même s'ils figuraient la poussée d'emprise que nulle « coupure » ne pouvait maîtriser, constituaient en même temps des enveloppes psychiques capables de « contenir » relativement cette poussée et représentaient donc une solution de contre-emprise.

La contre-emprise serait alors à entendre comme défense de survie visant à contenir, mais aussi à déplacer, à transférer sur une relation extérieure la situation d'emprise interne qui ne cesse d'agir et de s'accaparer la psyché. J'ai eu l'occasion de souligner, au début de ma communication, combien « le monde du travail » pouvait constituer l'occasion d'un déplacement sur la réalité extérieure d'une poussée d'emprise s'exerçant excessivement à l'intérieur. Mais la situation de cure peut aussi créer une modalité

privilegiée favorisant un tel déplacement en répétant l'intrication des psychés dans une relation d'emprise transférentielle sur laquelle se rejoue la situation de confusion incestueuse.

Venant confirmer cette hypothèse du fonctionnement des objets internes en enveloppes psychiques, et dans un moment de la cure où se réactualisaient différentes situations paradoxales « qui rendent fou », surgit la représentation de lui-même ayant dans la tête comme une poche pleine d'injures et d'insultes... Je ne reprendrai pas ici les mouvements transférentiels par lesquels il était demandé à l'analyste de fonctionner à son tour comme une enveloppe psychique en une annexe susceptible de contenir ses angoisses, sa détresse, sa rage destructrice, ses révoltes et ses absences compulsives, capable de « faire le poids » à la façon du corps à corps du couple parental s'entre déchirant. N'avait-il pas été lui-même, et après le départ du père, sous l'emprise d'une mère déprimée et surexcitée, dans un corps à corps où les rôles se seraient échangés, dans une scène originaire qu'il portait en lui comme cette poche de folie, de haine et de mort toujours en menace d'éclater ? Les figures internes d'enveloppes ne l'avaient-elles pas aidé à assurer la fonction d'annexe psychique pour une mère dont il avait eu à internaliser la psyché débordée, tout en le protégeant lui-même des effets d'une *Bemächtigungstrieb* maternelle à laquelle il était assujéti ?

C'est aussi cette relation d'emprise au corps à corps incestueux intériorisé qui viendra se rejouer dans les scènes compulsives de co-excitation au sein de la fratrie comme elle se réactualisait de façon quasi-hallucino-gène dans les séances où la rage destructrice, la haine meurtrière et les désirs homosexuels incestueux se déchaînaient en présence de l'analyste exclu et placé lui-même sous emprise. Le déplacement de la répétition sur ces scènes de co-excitation sexuelle et destructrice cherchait à lier libidinalement la désintrication non liée, bien que les deux tendances pulsionnelles fonctionnent séparément, chacune pour son propre compte, en visant simultanément la mise à mort de l'autre et en même temps la confusion incestuelle dans l'autre. Comme si l'impensable traumatique n'avait pas eu lieu pour la psyché ; comme s'il était, comme dit Freud, « symbolique-pré-symbolique », mais qu'il venait informer le jeu imaginaire, déclenchant la montée de l'excitation sexuelle et son débordement dans les agirs compulsifs multiples, tout en laissant le sujet désarmé.

La poussée d'emprise agie dans le transfert a trouvé d'ailleurs son expression dans la situation que je rapporte quand le protocole de la séance est devenu lui-même source d'une auto-excitation et d'une agitation corporelle

sur le divan, renforçant l'isolation sensorielle et l'auto-hallucinatoire d'une scène rêvée en séance où se rejouaient et l'emprise parentale d'un corps à corps incestueux et sa réactualisation auto-érotique. Tel pourrait être « le corps de l'inceste » comme l'écrit Fédida pour dire « cette appartenance incestueuse et/ou meurtrière — immémoriale — de l'enfant au corps du parent réuni » (Fédida, 1981, p. 169), qui a pour premier effet de paralyser la pensée et le langage. Car, et c'est là son drame, « l'emprise est une saisie sans mains » (p. 174), au sens où elle n'est que l'autre face d'une indifférence envers la survie de l'objet. C'est probablement à la présence de l'analyste, et précisément à sa présence corporelle, gestuelle, vocale, silencieuse, réactualisant ce « corps de l'inceste », que s'adresse la demande indéfinie d'être séduit, et d'être enfin sous l'emprise de son amour. Je pense ici à celle qui, en fin d'analyse, se perçoit jusque-là unifiée entre des mains qui la contiennent, dans un idéal moïque dont l'analyse aurait été le garant et qui, avec l'approche de la fin de la cure, perçoit les mains qui s'éloignent, s'écartent, dévoilant en elle la division subjectivante dont elle se serait toujours tenue à distance.

Parvenir à se déprendre de cette emprise sans mains et trouver enfin, dans le corporel fantasmé de l'analyste « des mains » auxquelles faire appel, pouvoir ensuite utiliser « ses propres mains » de manière créative, ludique, ne serait-ce pas là une des fins de l'analyse ?

Ghyslain Lévy
ghyslainlevy@orange.fr

Notes

1. De la « poussée ».
2. Du « pulsant ».
3. Scène originaire

Références

- Fédida, P. (1981). Le cauchemar du moi. *Nouvelle Revue de psychanalyse*, 24, 165-186.
- Ferenczi, S. (1932). Confusion de langues entre les adultes et l'enfant. Dans *Psychanalyse* 4. Paris : Payot, 1982.
- Freud, S. (1895). *Études sur l'hystérie*. Paris : Presses universitaires de France, 1985.
- Freud, S. (1905). *Trois essais sur la théorie sexuelle*. Paris : Gallimard, 1987.
- Freud, S. (1915). Pulsions et destin des pulsions. Dans *Ceuvres complètes XIII*. Paris : Presses universitaires de France, 1988.
- Freud, S. (1920). *Au-delà du principe de plaisir*. Paris : Presses universitaires de France, 2010.
- Searles, H. (1977). *L'effort pour rendre l'autre fou*. Paris : Gallimard, 2003.
- Winnicott, D.W. (1958). La capacité d'être seule. Dans *De la pédiatrie à la psychanalyse*. Paris : Payot, 1987.